

Sixième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Janick Beaulieu

Number 132, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, J. (1988). Sixième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. *Séquences*, (132), 36–37.

Sixième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

On découvre à tout âge. En juin 1977, invité par des amis, j'avais fait ma première découverte de l'Abitibi. J'avais été impressionné par la largeur des rues dans certaines villes et par la voie droite, comme une conscience tranquille qui va droit à l'essentiel. J'avais été surtout impressionné par la chaleur torride de l'accueil, malgré l'humeur chagrine du climat qui s'acharnait à nous offrir des douches froides. Dix ans plus tard, invité par les Abitibiens pour couvrir le 6^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, j'avais hâte d'aller découvrir une autre facette de cette terre accueillante.

À Rouyn-Noranda, vendredi soir, 31 octobre, en sortant de l'avion quelqu'un m'attend en arborant un carton qui annonce le Festival. Une camionnette pour moi tout seul. Je suis gâté. Le gros des invités arrivera le lendemain matin. Mon conducteur, c'est Mario Melançon, un cinéophile averti qui s'occupe de la programmation de Ciné-Qualité au Théâtre du Cuivre. Il me fait visiter ce dernier où auront lieu toutes les projections. On m'invite à rencontrer les membres de l'organisation. Il y a Madeleine Perron à la coordination, Guy Parent à l'administration, Ginette Chartier au secrétariat, Louis Dallaire aux communications et Marthe Julien à la conception graphique. Jacques Matte est le cœur dirigeant de toute cette équipe. J'apprendrai plus tard que de nombreux bénévoles s'occupent des transports et autres services pratiques. Chose curieuse, je ne sens pas de nervosité chez tous ces artisans. Au contraire, c'est détendu et chaleureux. Et pourtant, il en faut de l'énergie pour déplacer tout ce beau monde de France et d'ailleurs dans le domaine du cinéma. La raison de ce calme? Ils sont fin prêts.

Mon nom est Accueil

Oui, cela pourrait être la devise de ce Festival. Si vous déambulez lentement, avec une petite bulle invisible au-dessus de votre tête, pouvant contenir le désir éventuel d'aller quelque part, un des membres du comité d'accueil s'inquiétera de votre désir pour le mener à terme. Si vous avez soif, on vous laissera le choix entre l'eau naturelle, minérale, gazeuse, houblonnée et même spiritueuse, sans oublier les jus de fruits. Vos désirs ne sont pas de petits ordres, ils deviennent des décrets qui prennent force de lois dans l'immédiat.

Ici, le mot ACCUEIL s'écrit et surtout se vit en majuscules. Le lendemain d'une veille fort prolongée, les yeux de ces hôtes accueillants affichent parfois des petits cernes, mais jamais autour de leur cœur porté sur la main. Et leur cœur est gros comme ça! Vous ne me croyez pas, incrédules lecteurs? Touchez du doigt et des yeux, l'an prochain, si on vous y invite. Vous en repartirez avec un nouveau slogan dans le cœur: le Festival en Abitibi-Témiscamingue, il faut le voir pour en jouir.

Une salle qui vaut son pesant de cuivre

Le Théâtre du Cuivre, ce n'est pas une petite salle minable agrémentée de colonnes aveuglantes. C'est une belle salle qui s'est mérité, cette année, le trophée Félix de la meilleure salle de spectacle au gala de

l'ADISQ. Le parterre possède une bonne pente sans donner dans le vertige. Le balcon est chaleureux parce qu'il n'est pas à une année-lumière de la scène comme dans une certaine salle de Montréal où le dernier balcon est si éloigné de ceux qui s'exécutent qu'on perçoit comme un décalage entre le son et la vision. C'est bien connu, le son voyage moins vite que la lumière.

Dans ce Théâtre du Cuivre, le public est en or massif. Poli, ouvert et plein de ferveur durant cette fête cinématographique. Un public qui a faim d'un cinéma de qualité. Ça se sent. L'an passé, on avait considérablement agrandi le hall d'entrée. Cette année, la salle se drape dans un manteau de son Stéréo Dolby. Une anecdote, en passant. Je n'avais pas l'intention de voir *Le Frère André* une seconde fois. Je me laissais la liberté de sortir après quelques minutes, histoire de me reposer un peu la vue. Je me suis laissé prendre par l'atmosphère régnant dans la salle qui donnait l'impression d'une chapelle ardente imprégnée par l'odeur d'une religieuse attention. Inutile de vous dire que j'ai savouré le fim jusqu'au bout.

Lors d'un déjeuner au Théâtre du Cuivre, j'étais assis par hasard à la table des projectionnistes. Ils m'ont dit qu'ils étaient fiers d'avoir reçu les compliments d'un réalisateur français pour la qualité de la projection de son film. Là encore, c'est très professionnel. Les projections étaient impeccables. C'est ce qu'on appelle avoir l'amour de son métier pour mieux respecter le public.

Les films

Et si on parlait des films? Il y en avait quinze de long métrage au menu, tous neufs pour la région et certains mêmes inédits pour le reste du Québec, dont le film d'ouverture *Kamikaze* de Didier Grousset. Il n'y a pas à faire de longues phrases sur des productions qui ont été ou seront couvertes normalement dans *Séquences*. Allons-y tout de même de quelques impressions sur les inédits (ou presque). *Kamikaze* de Didier Grousset, c'est un film ingénieux. On ne pouvait pas trouver mieux pour ouvrir ce festival. C'était pourtant le premier film d'un jeune réalisateur français. Risque il y avait, d'autant plus qu'au cinéma, la France ne nous a pas donné de grands films dans le domaine de la science-fiction. Entendons-nous bien. Avec *Kamikaze*, la France n'a pas à se pêter les bretelles en bleu, blanc et rouge au point de faire jaunir d'envie jusqu'à l'ictère mondial toutes les guerres de galaxies et d'étoiles multicolores. En plus modeste, Grousset nous trame une sorte de tragi-comédie avec un trio d'acteurs infernal qui cache parfois des sourires angéliques. Certains ont boudé leur plaisir devant ce film pour cinéphiles retardés. On n'y peut rien. Il y en a qui ont le vin triste et d'autres le plaisir triste. Pour moi, *Kamikaze*, c'est un film magique.

Avec *Attention bandits*, Claude Lelouch va renouer des liens avec ceux qui, comme moi, ne le suivaient plus dans ses projets ambitieux qui attaquaient des sujets aussi difficiles que nébuleux pour épater une galerie spécialisée dans l'esbroufe. Je ne me pâmais plus devant la caméra qui faisait la belle avec des acrobaties vertigineuses à vous couper tout sens critique. Avec un petit film sans prétention, je me suis

Les organisateurs



Madeleine Perron
Guy Parent
Ginette Chartier
Louis Dallaire
Marthe Julien
Jacques Matte

souvenu de *La Bonne Année* que j'avais aimé pour son suspense et sa bonne humeur. Sans fausse philosophie et déclarations supposément profondes. Ici, la caméra de Lelouch ne vole pas de branche en branche comme l'éléphant rose d'un dessin animé. Elle semble traverser une crise de sagesse.

Les Bleus au cœur un film québécois de Suzanne Guy. Quel beau titre évocateur! Tanguay, un nom qui vous a un petit air joyeux ne l'est pas du tout dans la réalité. C'est une prison pour femmes. Les documentaires sur les prisonnières sont rares. Suzanne Guy nous en offre un qui nous touche et nous dérange. Le montage d'André Corriveau est serré et ne nous distrait pas de l'essentiel du propos. Suzanne Guy n'a pas choisi de faire dramatique en nous braquant devant les yeux des barreaux de prison à toutes les cinq minutes. L'attention de sa caméra est dévouée à celle qui se livre en toute simplicité. L'insoutenable nous arrache parfois des petits rires nerveux. On sort de ce film avec des bleus sur le confort de notre bonne conscience. Un film qui vous attaque la rétine comme si la pellicule servait de miroir ardent.

Dans *Tinamer*, Jean-Guy Noël a adapté *L'Amélanchier*, un grand roman de Jacques Ferron. Le réalisateur a privilégié dans cette relation très spéciale entre un père et sa fille les divergences d'opinions d'un couple. Le père ne veut pas que sa fille aille à l'école avant d'avoir cueilli une branche d'amélanchier en fleurs. Devant cette attitude fantasque, son épouse l'accuse d'empêcher Tinamer de grandir. J'ai aimé l'intégration du cinéma d'animation pour illustrer la fantaisie des rêves et des envolées imaginaires de Tinamer. Il s'en dégage une poésie que je me suis empressé de cueillir comme une fleur d'amélanchier.

La coqueluche du Festival

Connaissez-vous Oscar Thiffault? Moi non plus. Serge Giguère en faisant un film sur cet illustre inconnu vient de réparer une injustice qui traînait dans les dossiers de la petite histoire de nos chansons populaires. On dit qu'il mérite une place tout à côté de notre célèbre Bolduc. Après avoir vu le film deux fois, je suis en accord avec cette affirmation.

Oscar n'est pas mort. Il est même débordant de vie. Il était là en chair et en os lors de la présentation du film *Oscar Thiffault*. Il portait allègrement ses 75 ans. Ceux et celles qui ont vécu les années 50 se souviendront d'une chanson intitulée *Le Rapide blanc*. Chanson très populaire et un peu trop osée pour l'époque où tout était censurable. Ce titre ne vous dit rien? Et si j'ajoutais *Ah! ouigne in hin in*, tout deviendrait lumineux? Il s'agit de la même chanson. Je connaissais cette chanson comme bien du monde, mais j'en ignorais l'auteur. Les folkloristes nuanceraient la paternité de cette chanson.

En fait, il existait une chanson de ce genre où il était question d'un moine qui se faisait inviter par une dame très entreprenante. Oscar Thiffault a remplacé le moine par un laïc. Il a changé la mélodie pour rendre le rythme plus « swingnant ». Et c'est la version d'Oscar qui est devenue le « hit » de l'époque. Voilà pourquoi on peut avancer que notre Oscar est l'auteur de cette chanson. Le « ouigne » dans le titre viendrait d'un vieux mot français « ouigner » qui veut dire « parler entre



Oscar Thiffault de Serge Giguère

les dents ». Oscar est l'auteur de plusieurs autres chansons qui commentaient les actualités: Maurice Richard, le pont de Trois-Rivières et l'avènement des parcomètres. Il a commis 34 disques.

Serge Giguère nous brosse le portrait social de ce chanteur enjoué qui dégage une sympathie toute naturelle. Avant d'être chanteur, il avait été bûcheron et mineur. Sa popularité ne l'a pas rendu millionnaire. Loin de là. Il faut se rappeler qu'au Québec il ne touchait que 3 cents par disque vendu. Il était connu des Franco-Américains et même en France où on l'avait invité. Malheureusement, la maladie de sa femme l'a empêché de répondre à cette invitation.

Le film fait appel aux archives pour illustrer certains faits et certaines chansons. Il y a des interviews du personnage principal et des témoins de l'époque. Un montage aussi varié qu'élaboré nous offre des saynètes comme l'illustration de la vente d'une terre avec écho. On y voit quelques séquences fantastiques à bord d'un avion en bois. En sachant qu'Oscar a une peur bleue de l'avion, Serge Giguère aurait pu tomber dans le ridicule avec ces saynètes. Mais non. Il a su éviter tous les écueils pour la grande joie du public et de la critique. Ce documentaire a été une des révélations du festival. Quand il passera chez vous au cinéma ou à la télévision, je vous « ouigne » bien fort de ne pas le boudier. Oscar deviendra un de vos amis.

Pour conclure

Je me suis laissé dire que les responsables du festival avaient commandé un peu de neige pour donner un cachet spécial à cet événement. Toujours est-il qu'en haut lieu on n'a pas livré la marchandise. Les organisateurs ont déroulé les tapis rouges pour nous recevoir. La capricieuse nature avait remis son tapis blanc. Je m'attendais à lutter contre un froid sec et généreux. Encore là, j'ai eu droit à une température qui allait de ses compromis pour reculer l'hiver.

Fait à signaler. Plusieurs réalisateurs étaient là pour présenter leur film. Il y avait des acteurs et des actrices. Cela peut paraître étonnant quand il s'agit d'une manifestation si éloignée des grands centres. Le bouche à oreille produit ses fruits. Quand les gens savent qu'ils seront bien reçus, ils ne lésinent pas sur les distances. Abitibi, quand tu nous tiens! Rouyn-Noranda, quand tu nous séduis!

Janick Beaulieu